

## **ANTHROPOGÉNIE 23D : LES THÉORIES DU LANGAGE (2010)**

Les théories du langage ont été chez Homo non seulement des théories urgentes, comme celles de l'art, de l'érotisme, du pouvoir et de l'ordre social, mais des théories intrinsèques à leur objet, plus même que celles de la coutume et du droit. En effet, le langage est un système qui a pour caractéristique de prendre en compte tous les autres systèmes, et lui-même aussi. Ainsi, le systémique y est déjà systématique, c'est-à-dire que la pratique y est en même temps une certaine théorie de cette pratique, et même une théorie de la théorie de la pratique. C'est ce qui fait que toute parole va de pair avec un certain humour <27E4> de la parole, et avec une certaine logique pratique <20B> de la parole, humour et logique exploités par l'enfant presque en même temps qu'il accède au langage même. Il n'y a aucune raison de croire que ce lien entre le langage et sa théorie, qu'on vérifie dans l'ontogénèse d'Homo, ait été absent dans sa phylogénèse, ou anthropogénie.

### **Les mythes de langage du MONDE 1A**

On ne s'étonnera donc pas que, chez tous les groupes hominiens appartenant au MONDE 1A ascriptural, on trouve des discours systématiques, et qui ne sont nullement de simples bricolages (sans cohérence générale), sur le langage, sur sa nature, son origine, son rythme d'énonciation, sa fonction dans les échanges. Ainsi a-t-il été affirmé un peu partout que la nomination d'une chose-performance est un pouvoir sur cette chose-performance, parfois même un pouvoir de vie et de mort. Que la plénitude analogique de la parole est au moins aussi importante que sa précision distinctive. Que le langage est un cours, quasiment continu, en ajustement constant, avec autant de flou que de net, de courbes que de droites. Que ce cours s'imbrique, ou plutôt se tisse, se trame, avec les autres cours de la Réalité et du Réel <8E1>. Que dans le sacrifice <6G2,7G7>, la parole situe et introduit la victime dans le circuit (échange) sacrificiel, autant que ne le fait le geste qui l'immole. Que les paroles, comme les flux de biens, et en particulier les flux de sang sacrifié, non seulement courent à travers ce monde-ci, mais mettent en circulation les trois mondes auxquels participe le primate redressé qu'est Homo : le monde supérieur, le monde à niveau, le monde souterrain. Les entretiens de Griaule avec le sage dogon Ogotemméli, publiés sous le titre Dieu d'eau, ont exemplifié plusieurs de ces affirmations plus ou moins explicitées.

### **Grammaires et lexiques pragmatiques du MONDE 1B**

Les écritures allaient renforcer la réflexion théorique inhérente au langage. D'abord parce qu'elles le décomposent en ses éléments. Puis, quand elles sont intenses et peu complètes, comme dans les empires primaires impériaux, elles ont une fixité fascinante qui rend leur lecteur perplexe <18B>. Surtout, transmettre l'écriture suppose une pédagogie raisonnée, et les scribes furent amenés à produire des bribes de grammaire et de lexique, en particulier quand une même écriture, comme la cunéiforme, avait à transcrire des langues pour lesquelles elle n'avait pas été inventée <18B2b>. A ce compte, les dialectes se convertirent progressivement en langues, c'est-à-dire en des dialectes fixés, officialisés sous la garantie du despote <16A>. La grammaticalité, la

lexicalité, l'orthophonie devinrent même des pierres de touche supposées de l'ordre public, de la morale, voire de l'intelligence.

Les empires primaires virent donc poindre une première linguistique, c'est-à-dire un ensemble de considérations systématiques sur le langage en général, ses ressources, ses limites, ses types, ses habitudes, ses mutations synchroniques et diachroniques. Du moins à partir du moment où, au premier millénaire avant notre ère, leurs écritures devinrent assez mûres pour porter et même engendrer ces grands systèmes philosophiques que furent les Upanishads en Inde, le Taoïsme et le Confucianisme en Chine, les mythes stabilisés en rébus chez les Amérindiens <21C1>.

Le cas de l'Inde est le plus complet. Le salut védique tint, comme nulle part ailleurs, dans le rite, et le rite majeur était l'énonciation de la Parole, culminant dans le mantra. Or le mantra se formulait en sanskrit, le dialecte indo-européen le plus subarticulant jamais inventé par Homo : substantifs formés par des adjonctions presque indéfinies de glossèmes, centaines de combinaisons de phonèmes entre sons finals et sons initiaux de mots (samdhi), compénétrations des voyelles et des consonnes au sein de la syllabe, que l'écriture nâgarî <18E1> donnait à palper dans ses ligatures. Ainsi, à partir de Patanjali (-150), et même de Panini (-300), se sont succédé de monumentales grammaires indiennes s'entre-commentant pour produire des dizaines de milliers de pages où se croisèrent phonologie, logique, épistémologie, ontologie, dans la plus stricte fidélité « disciplinée », chaque commentateur prétendant seulement préciser le commentateur précédent. Le ritualisme fut tel que, pour les théoriciens de la Mîmâmsâ, ce qui sauve l'homme et aussi l'univers ce n'est pas la compréhension des glossèmes du mantra, mais la réalisation parfaite de ses phonèmes. Ainsi, quelques heures passées dans une grammaire indienne, par exemple le Durgahatvrtti (1170) utilement présenté en édition bilingue par Louis Renou, introduisent à la saisie indienne du monde et de son dharma (ordre) mieux que tous les textes, les temples, les sculptures de l'Inde.

De façon moins prolifique, mais également essentielle, les caractères chinois furent de telle nature que, quand un calligraphe Tang ou Song traçait un grand trait vertical dans lequel il fichait à droite un petit trait oblique, et qu'il lisait BU en comprenant « signe à interpréter » et « présager », parce que cela lui évoquait la fissure provoquée par le tison brûlant sur l'os divinatoire ; ou encore, quand écrivant une figure représentant le sexe féminin, il lisait YE et pensait « copule », « essence », « définition » <18B1>, il ne pouvait pas s'empêcher de faire à la fois une théorie du monde, de soi, de l'écriture, du langage.

Le cas des écritures précolombiennes fut fort différent, puisque les rébus y noyaient les aspects macrodigitaux des mots parmi les analogies picturales. Mais en même temps ce mode de graphie invita sans doute à faire quelque théorie sur les parts respectives de l'analogique et du macrodigital dans le langage comme tel. Et donc aussi, comme en témoigne le Popol Vuh, à distinguer l'Engendré-singe parlant de façon peu dialoguante et l'Engendré-humain capable de vrai dialogue.

## **Grammaires, lexiques et linguistiques traductionnels du MONDE 2**

### **Une linguistique rationaliste**

Avec la démocratie grecque, la théorie du langage, réservée jusque-là aux scribes et aux mandarins, devint un phénomène populaire ; les enfants apprennent la grammaire et le lexique en même temps que la nage et la musique. Le lexique invita le Socrate de Platon à se demander comment les mots signifient, et il conclut dans le Cratyle que c'est par une certaine analogie entre leur son et leur désigné. La grammaire invita Aristote à fonder une logique ; la sentence grecque

lui sembla pouvoir se ramener à la suite : « sujet + copule + attribut », l'attribut équivalant à un participe présent quand il s'agissait de désigner une action ou un état ; « X coupe B » pouvait se réduire à « X est coupant Y » ; il n'y avait donc au monde que des substances et des attributs de la substance (ce langage se continuera jusqu'à Spinoza) ; et les mots pouvaient se manier comme des termes <17E1>. D'autre part, la panoplie grecque des articles invitait à distinguer des couples singulier/pluriel, universel/particulier, déterminé/indéterminé.

Selon l'esprit du MONDE 2, le langage, avec son lexique et sa grammaire, correspondit à une logique, qui correspondait à une épistémologie, qui correspondait à une ontologie, qui correspondait à une métaphysique de l'Être intelligible.

La population estudiantine de l'Empire romain s'accrut fortement durant le premier et le deuxième siècles de notre ère, ce qui favorisa le remplacement des rouleaux par des codex, ou volumes de feuilles de parchemin reliées, d'autant que le papyrus commençait à faire défaut. Le codex, feuilletable d'une main pendant qu'on écrivait de l'autre, et permettant de confirmer des règles distantes par un simple saut de page <18Dfin>, conforta le caractère légal des grammaires et des lexiques, comme du reste des recueils de lois ; la définition (finis, oros) des mots devint une clé du langage. Après l'an 1000, quand Homo commença de se saisir comme le cocréateur du Créateur, et qu'il dut décider en rigueur de la pertinence de ses desseins sur une création dont il se croyait désormais responsable, l'esprit grammatical et lexical donna lieu à la très théorique Querelle des Universaux : qu'est-ce qui dans les choses correspondait à l'universalité des mots qui les visaient ? Ainsi se mit-on de plus en plus à user des mots comme de termes, *termini* dans un nouveau sens ignoré des Latins <17E1>.

La rationalisme extrême de la première moitié du XVIIe siècle renforça la conviction que le langage était une épistémologie et une ontologie à ciel ouvert. Avec la fondation de l'Académie en 1634, le dialecte français écrit par Rabelais et Montaigne devint définitivement une langue, ou dialecte fixé. Vers 1650, les auteurs de la Grammaire et aussi de la Logique de Port-Royal croyaient fermement qu'en établissant le langage, ils établissaient la Raison même. Un peu après, Leibniz projeta de clarifier définitivement le sens des mots, donc d'entièrement les terminologiser, en faisant le recensement de tous les concepts possibles, et en les réduisant à des traits sémantiques, premiers et universels. Jamais sans doute le MONDE 2 ne connut pareil paroxysme de sa visée d'évidence.

De façon plus empirique, dans la découverte d'Homo historicus depuis 1800, les philologues, allemands puis européens, découvrirent que des dialectes présentaient entre eux des homologies, qui faisaient penser à celles que Cuvier découvrait au même moment entre les espèces vivantes. Quelques transformations simples et fixes suffisaient souvent pour retrouver, à partir d'un mot d'une langue indo-européenne (indo-germanique), son équivalent dans les autres langues du même groupe, en latin, en germanique, en grec, en arménien, en sanskrit, en hittite, en tokharien, etc <16B2c>. Cette convertibilité affermit l'idée rationaliste d'une certaine convertibilité universelle des langages. Le fait qu'en 1824 Champollion publia un déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, et qu'en 1835 Rawlinson commença de transcrire et traduire les inscriptions cunéiformes de Darius confirma cette impression.

### Une linguistique structuraliste

Enfin, depuis 1900 environ, s'imposa une théorie du langage dite linguistique, qui a dominé presque tout le XXe siècle <24B2>. En définissant le signe langagier non plus comme le Désignant d'un Désigné-

Objet (action, chose, idée), ainsi que Peirce se disant médiéval le faisait encore <24B1>, mais comme l'union d'un Signifiant et d'un Signifié (concept), Saussure relégua le Désigné-Objet du langage au statut de simple Référént. Du coup, un dialecte (il disait : une langue) devenait un objet autonome, thème d'une discipline autonome, la linguistique, que le linguiste pouvait étaler tout entier sur sa table, sans se préoccuper des événements et mutations du monde extérieur ; sa préoccupation serait la cohérence interne de ce système, non sa pertinence à la pièce vis-à-vis des choses ; il lui suffirait de postuler, comme le physicien « pragmatique » à côté de lui, que globalement le système langagier répondait sans doute aux systèmes des choses. Ceci donna un sens tout à fait forcé à l'« arbitraire du signe », postulé un peu avant par le sanskritiste Withney (la prévalence du phonème sur le glossème affirmée par la théorie de la mimansa suggère en sanskrit un certain arbitraire du signe).

Vers 1930, le Danois Hjelmslev pensa même axiomatiser le langage comme le mathématicien le faisait, et le physicien espérait le faire, à côté de lui. Au même moment, *Language* de Bloomfield proposa de voir dans le langage un système de communication qui, dans ses dénotations soigneusement distinguées de ses connotations, comprenait des messages, un canal, un code, un référentiel, un émetteur, un récepteur. De quoi Jakobson fit les six fonctions du langage. Le fait que le même Jakobson et Halle purent proposer douze traits phonématiques à partir desquels ils décrivaient tous les phonèmes de toutes les langues du monde confirma chez beaucoup l'idée fort discutable que toute langue était adéquatement traduisible dans toute autre.

Lorsqu'en 1950 Chomsky estima que l'idée de communication n'épuisait pas toutes les activités du langage, que celui-ci était un phénomène de pensée (*Language and Mind*), ce fut pour conclure que les énoncés langagiers, sous leur structure de surface propre à chaque dialecte, résultaient de structures de profondeur communes à tous, et dont il réclama même l'innéité pour expliquer la vitesse déconcertante à laquelle les enfants apprenaient à parler.

Fillmore acheva cette visée universalisante en proposant des « traits » syntaxiques universels (Agentive, Dative, etc.) qu'il voulut aussi communs que les « traits » phonologiques de Jakobson-Halle. La continuité de cette linguistique structuraliste avec la linguistique rationaliste antérieure était apparente ; la suite « S(entence) = N(oun)P(hrase) + V(erb)P(hrase) » est fidèle à Aristote ; et le premier titre de Chomsky fut *Cartesian Linguistics*. Elle rompait en tout cas avec les logiciens de la première moitié du siècle qui, comme Russell, avaient observé que le modèle « sujet + verbe + attribut » était aristotélicien et nullement universel ; Korzybski (1879-1950) croyait même que le salut de l'humanité viendrait d'une nouvelle pédagogie, qu'il dit « non-aristotélicienne » en ce sens.

Dans la seconde moitié du XXe siècle, cette linguistique structuraliste et traductionnelle devint le modèle de toutes les sciences humaines. Son malaise n'apparut que vers 1980 quand certains de ses tenants commencèrent à remarquer que le congé saussurien du Référént leur facilitait la tâche de relever les relations entre les signes linguistiques, mais ne leur permettait pas de comprendre comment ces signes signifiaient. Ceci aboutit, entre 1960 et 1980, à une ferveur de l'insignifiant, du moins en France. Roland Barthes fit école en déclarant que « Sade n'est pas un érotique, Fourier n'est pas un utopiste et Loyola n'est plus un saint ; en chacun d'eux il ne reste qu'un scénographe » ; pour le « plaisir du texte » l'écrivain était un « logothète », et son lecteur aussi.

Lacan, qui pourtant trouvait que rien n'est plus étranger au langage que l'idée de code, et qui se démarquait donc du structuralisme, n'eut de cesse qu'il ne dévalorisât le Signifié en plus du Référént ; seul le Signifiant, censé plurivoque, méritait l'attention <24B3d>.

En tous ces cas, la phonosémie manieuse du langage était négligée, voire honnie. Quand elle était prise en compte, comme par Jakobson dans ses considérations sur *The Raven* de Poë, et dans ses Six leçons sur le son et le sens, ce fut pour y voir banalement des combinaisons d'assonances et d'allitérations, sans sujet d'œuvre <11J> et sans destin-parti d'existence <8H>. Le MONDE 2 était au bout de son évanouissement.

### La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3

Une linguistique du MONDE 3 a été exposée par Anthropogénie de façon directe dans ses chapitres 16 et 17, sur les éléments et les pratiques des dialectes, de façon indirecte dans le chapitre 18, sur les écritures, et 20, sur la logique. Il y fut souligné que le langage part constamment du Désigné, puisque ses Désignants fonctionnent non comme des représentations mais comme des spécifications de la chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon <1A3> ; qu'il consiste en une association souple de boîtes (modules) plus qu'en une syntaxe de règles ; que les glossèmes y sont des mots avant d'être des termes ; que, comme il convient aux choses-performances des primates redressés, il est d'abord indicialisant et indexateur ; qu'il comporte un certain arbitraire macrodigital, mais qu'il exploite autant les ressources de la phonosémie manieuse ; que ses éléments réalisent, de façon différente dans chaque dialecte, et même dans chaque idiolecte, une topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique, une présentivité, donc un destin-parti d'existence <8H>, qu'il faut saisir pour comprendre ses énoncés, dès que ceux-ci ne sont pas strictement techniques ou scientifiquement archimédiens.

Une anthropogénie doit s'arrêter un instant à la naissance de ces vues. Autour de 1800, Fabre d'Olivet avait reçu le choc de l'hébreu, langue sémitique, et de sa différence radicale d'avec le français, le latin, le grec ; il estimait qu'il n'aurait pas assez de son existence entière pour accomplir la transformation d'esprit qui lui permettrait de percevoir le sens originel d'un texte de l'Ancien Testament en hébreu. Durant tout le XIXe siècle, beaucoup d'Allemands, tel von Humboldt, ne cesseront de remarquer que chaque dialecte (langue) est un organisme vivant, réalisant la vision du monde d'un peuple, en particulier à travers une phonosémie, et qu'il est pour finir intraduisible, comme Wagner y insiste selon le Journal de Cosima. Mais c'est vraiment vers 1900 qu'une linguistique du MONDE 3 commence à prendre corps, quand des anthropologues comme Malinowski se rendent compte qu'ils ne comprendront rien d'essentiel aux peuples qu'ils étudient si le participant observer ne commence par maîtriser les structures, les textures et les croissances <7F> de leur dialecte. Les travaux de Leenhardt en Nouvelle-Calédonie depuis 1902, résumés dans *Do Kamo* en 1947, montrèrent que, si certaines données techniques réductibles à l'espace-temps technique et sémiotique étaient adéquatement traduisibles entre le canaque et le français, les autres contenus, impliquant la durée concrète et l'étendue concrète, étaient intraduisibles, et supposaient une participation au destin-parti d'existence réalisé par chaque dialecte *mélanésien*.

Ces approches prirent toute leur décision lorsque, autour de 1930, Whorf montra comment, en contraste avec les langues qu'il nomme SAE (*Standard Average European*), où la durée est ramenée au temps (et même au « t » de la physique), et le temps à l'espace, en des énoncés surtout cardinaux (« j'y suis resté trois jours »), le hopi parlé par les Indiens Hopi d'Amérique du Nord exprimait et réalisait une temporalité ordinale (« j'ai quitté le quatrième jour »), intensive et gravitationnelle, sans métaphore spatialisante, sans distanciation entre l'objet et le sujet, le premier étant saisi comme le « révélé », le second comme le « révélant » de substantifs-verbets-états. Un remarquable concours de circonstances avait favorisé la lucidité de Whorf : il maniait une vingtaine de dialectes appartenant à des groupes très différents, et il élaborait lui-même des grammaires consistantes du hopi, de l'aztèque, du maya de son temps ; il avait une

perception aigüe des originalités de sa propre langue, l'anglais, dont il eut le mérite de saisir les « cryptotypes » par leurs « réactances » sous les « phénotypes » ; il trouva au M.I.T. le soutien constant d'un linguiste confirmé, Sapir ; sa formation de chimiste l'avait rendu familier de la Relativité et des Quanta, deux théories physiques qui exigeaient un réel effort intellectuel ; il prit constamment en compte toutes les dimensions d'Homo, des plus techniques aux plus mystiques. Il mourut à quarante ans, mais nous avons la chance que *Language, Thought and Culture* (traduit en français sous le titre *Linguistique et anthropologie*, publié au M.I.T. en 1956, douze ans après sa mort prématurée, comprend l'essentiel de sa visée.

Cette linguistique du MONDE 3, qui évoquait dans les sciences humaines quelque chose de la crise des fondements autour de 1900 dans les sciences physiques, mathématiques et logiques, ne fut pas entièrement isolée. Les anthropologues Mauss et Lévi-Bruhl furent vivement impressionnés par Leenhardt. Ce dernier et Whorf n'étaient pas en contradiction avec les remarques, malheureusement peu techniques, que faisaient, sur le rythme, le Jousse de *L'Anthropologie du geste ou le Spire de Plaisir poétique et plaisir musculaire* ; la formidable collecte du français de leur temps par Damourette et Pichon appartenait au même sentiment. Depuis 1970, la psychologie expérimentale, contre l'innéisme de Chomsky, a établi le rôle de la situation, de la circonstance, de l'horizon, et plus généralement de l'interaction dans l'apprentissage du langage ; ce qui ne fut pas contredit par les différences des localisations cérébrales entre les langages « maternels » (constructeurs) et les langages appris par règles (construits) que croit reconnaître la récente imagerie cérébrale, et qui permet de comprendre la « compétence du locuteur » pour les premiers.

En même temps, depuis Grice (1975), certains linguistes SAE commencèrent à prendre en compte les effets proprement syntaxiques (et pas seulement pragmatiques) des focalisations argumentaires <20D> qui organisent toute production et réception d'une interlocution (leurs résultats sont bien rassemblés par Lerot, in *Schaetzen, Des termes et des choses, 2000*). *La Cambridge Encyclopaedia of Language* de David Crystal reconnaît en 1986 que les langues sont des dialectes fixés, lesquels eux-mêmes sont des idiolectes compatibilisés. L'auteur de la présente anthropogénie a publié en 1985 des Logiques de dix langues européennes, où la singularité de leur parti d'existence (topologie, cybernétique, etc.) est montré dans leurs phonologie, leur sémantique, leur syntaxe, comme dans leurs productions culturelles ; ces études forment les dix premiers compléments de la présente anthropogénie. Et la radio lui a donné l'occasion de faire concrètement « entendre », à travers une cinquantaine d'auteurs français, allant de *La Chanson de Roland* à *La Route des Flandres* de Claude Simon, combien les destins-partis d'existence thématiques que sont les grandes oeuvres littéraires <17F5b> tiennent en constructions d'abord phonosémiques (*Histoire langagière de la littérature française*, France Culture).

Cependant, le modèle saussurien-jakobsonien-chomskyen reste aujourd'hui prévalent, le seul qui soit enseigné classiquement dans les universités, où les textes de Whorf sont difficilement trouvables, même en pays anglo-saxons. Cela tient à des raisons impérieuses. Les vues du MONDE 2 sur l'universalité de la pensée habitent encore beaucoup d'esprits. Les machines à traduction, ainsi que la terminologisation des langues exigée par la technique et l'industrie planétaires supposent une grammaire générative et transformationnelle aussi étendue que possible, et les linguistiques traductionnelles ont des aspects quantifiables que les autres n'ont nullement. A quoi s'ajoute que les linguistiques différentielles de type Leenhardt-Sapir-Whorf demandent des années d'études et supposent des intérêts fort divers, alors qu'un modeste informaticien peut assimiler en une semaine *Natural Language Understanding*, où James Allen résume un siècle de linguistique traductionnelle, avec en sus ses rapports à l'ordinateur.

On s'attendrait donc à ce que la linguistique différentielle, même si elle est seule fondamentale et répond seule à l'esprit du MONDE 3, soit définitivement tenue sous le boisseau. Elle a pourtant une chance d'émerger, qui est son intérêt pédagogique. En effet, le langage saisi comme phonosémie manieuse et comme champ d'indexation et d'indicialité, activé-passivé comme un destin-parti d'existence, composé de mots et non de termes, senti comme une spécification hasardeuse (vs une représentation) de choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance- -un-horizon suscite plus d'interaction dans une classe de petits d'homme qu'un système prétendument formalisé, à l'abri des désignés mouvants, et sans même le fun des systèmes mathématiques. A quoi pourrait s'ajouter un jour un intérêt politique dans une société transnationale, s'il est vrai qu'une linguistique différentielle est un préalable à la compréhension des peuples, dès que celle-ci suppose plus que des collaborations techniques et sémiotiques, et engage les topologies, les cybernétiques, les logico-sémiotiques, les présentivités de chacun, dans la musique, dans l'image, dans l'intergeste et l'interlocution

\*